

sements, d'autant plus que tout cela est fait avec une grande solidité. C'est pour cela que l'on n'arriva dans les villes que sous terre comme à Liverpool, ou au dessous des voies publiques, comme dans les autres lieux où nous sommes arrêtés.

Les chars anglais ne ressemblent pas aux chars américains. Ils sont plus petits et en outre séparés en trois compartiments de six places seulement. Ils ont l'inconvénient de n'être montés que sur quatre roues, ce qui les rend plus sujets aux accidents que ceux des Etats-Unis, qui sont plus grands et portés sur huit roues. La vitesse ordinaire est de 10 lieues à l'heure. Il y a pourtant des trains qu'on appelle *express* qui ont une vitesse beaucoup plus grande.

Tout à vous,

T. E. H.

BATAILLE DE MONTMORENCY.

31 juillet 1759.

(Suite et fin.)

La colonne de la Pointe-Lévy cependant qui venait sur des berges, sous les ordres immédiats du général Wolfe lui-même, après avoir fait beaucoup de mouvements divers comme pour tromper les Français sur le véritable point où elle devait opérer sa descente, se dirigea enfin vers les transports échoués; en arrivant, la marée étant basse une partie des berges fut arrêtée par une chaîne de cailloux et de galets, qui la retint quelque temps et causa quelque désordre; mais le général en chef fit surmonter bientôt tous les obstacles. Les grenadiers et 200 hommes d'autres troupes furent les premiers qui mirent pied à terre sur une place très large et très unie. Ils devaient se former en quatre divisions et marcher soutenus par la brigade Monckton qui était derrière eux. Par quelque malentendu cet ordre ne fut pas ponctuellement exécuté. Ils se mirent en colonne; et suivis, mais de trop loin, par la brigade Monckton rangée en trois divisions, ils marchèrent sur la redoute qui gardait l'entrée de la route de Courville, au son d'une musique guerrière. La redoute avait été évacuée.

Les Grenadiers s'y arrêtèrent et se formèrent en colonnes d'attaque pour assaillir les retranchements qui étaient à une petite portée de fusil, tandis que toutes les batteries ennemies, redoublant de vigueur faisant pleuvoir depuis midi sur les Canadiens, qui défendaient cette partie de la ligne française, une grêle de bombes et de boulets que ceux-ci essayaient avec la plus grande patience et la plus grande fermeté. Lorsque les assaillans furent formés, ils s'ébranlèrent la bayonnette au bout du fusil pour aborder les retranchements. Leur costume et leur attitude contrastaient singulièrement avec l'apparence

de leurs adversaires, enveloppés d'une légère capote fort bien serrée autour des reins et n'ayant, pour suppléer à leur discipline, que leur courage et la justesse remarquable de leur tir. Ils attendaient froidement que l'ennemi atteignit le pied du côteau, à quelques verges seulement de leur ligne, pour les coucher en joue. Alors ils lâchèrent des décharges si meurtrières sur les deux colonnes anglaises qu'en peu de temps elles furent jetées en désordre, et malgré les efforts des officiers, elles prirent toutes la fuite pêle-mêle pour aller chercher un abri derrière la redoute, où elles ne purent jamais être reformées, et ensuite derrière le reste de leur armée, qu'était en ligne développée un peu plus loin.

Au même moment survint un orage furieux de pluie et de tonnerre, qui déroba les combattants à la vue des uns des autres pendant quelque temps, et dont le bruit plus imposant et plus vaste, fit taire celui de la bataille. Lorsque la tempête fut finie et que le brouillard se fut dissipé, les Français aperçurent les ennemis qui se rembarquaient avec leurs blessés, après avoir mis le feu aux deux transports échoués, se retiraient comme ils étaient venus, les uns dans les berges, et les autres par le gué de Montmorency. Le feu de leur nombreuse artillerie, à laquelle on n'avait pu répondre qu'avec une dizaine de pièces de canon qui avaient incommo-dé cependant beaucoup les troupes de débarquement, le feu de leur artillerie dura sans discontinuer jusqu'au soir, et l'on estime qu'elle tira 3000 coups de canon dans cette journée. La perte des Français, causée presque entièrement par cette année, fut peu considérable, si l'on considère qu'ils furent plus de six heures exposés à une grêle de projectiles. Les ennemis eurent environ 500 hommes hors de combat dont un grand nombre d'officiers.

La victoire remportée à Montmorency fut due principalement aux judicieuses dispositions et à l'activité du Chevalier de Lévis, qui avec moins de troupes immédiatement sous la main que le général Wolfe, sut néanmoins en réunir un plus grand nombre que lui au point d'attaque. Et quand bien même les grenadiers anglais auraient franchi le retranchement, il est fort douteux qu'ils eussent pu réussir à gagner la victoire, appuyés même du reste de l'armée de Wolfe. Le terrain de la grève au chemin de Beauport s'élevait en cet endroit par petits gradins ou pentes assez inclinées, et est entrecoupé de ravines entre lesquelles serpente la route de Courville, théâtre conséquemment très favorable au tirailleur Canadien. De plus deux bataillons de rég-

liers étaient de réserve en arrière prêts à marcher à son secours s'il en avait eu besoin.

Le général Wolfe rentra dans son camp accablé de l'échec qu'il venait d'éprouver. Dans son désappointement amer, son noble cœur envisageait avec une espèce d'effroi l'impression que sa défaite allait causer en Angleterre, et les propos malveillans que l'on tendait sans doute sur l'audace qu'il avait eue de se charger d'une entreprise aussi difficile et audessus de ses forces. Il voyait dans un moment s'évanouir tous ses rêves d'ambition et de gloire et la fortune, entre les mains de laquelle il avait confié son avenir, l'abandonner presque aux premiers pas qu'il faisait sous ses auspices. Il semblerait que son esprit n'avait plus sa lucidité ordinaire, quand on le voit, après avoir perdu tout espoir de forcer le camp du général Montcalm, détacher sérieusement le général Murray avec douze cents hommes, pour détruire la flotille française aux Trois-Rivières et ouvrir une communication avec le général Amherst sur le lac Champlain.

Cet officier partit pourtant avec 300 berges; mais il s'avança peu avant dans le pays. Ayant été repoussé deux fois à la Pointe-aux-Trembles par le Colonel Bougainville à la tête de 1,000 hommes détachés de l'armée pour suivre ses mouvements, il débarqua à Ste.-Croix, qu'il incendia, comme nous l'avons rapporté ailleurs. De là il se jeta sur Deschambault où il pilla et brûla les équipages des officiers français et se retira ensuite précipitamment sans avoir pu accomplir l'objet de sa mission; mais non cependant sans avoir considérablement humilié le général Montcalm, qui, à la première nouvelle de ces incursions, se mit en chemin incognito pour Jacques-Cartier, craignant que les Anglais ne s'en parussent de cette rivière et ne compassent le pays en deux, en se fortifiant dans cette importante position; mais rendu à la Pointe-aux-Trembles il apprit leur retraite, et il revint sur ses pas.

Histoire du Canada. F. X. G.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS:

Chez les Externes, M. J. CORR.

Au collège St. Hyacinthe, M. ADOLPHE JACQUES.

L. C. O. Grénier, Gérant.